

Désert show

Une course de 245 km en plein soleil et en plein désert, une aventure humaine impressionnante. La 23^e édition du Marathon des sables s'est déroulée dans le Sud du Maroc, du 28 mars au 7 avril. Récit.



Par Catherine Faye envoyée spéciale

Sud du Maroc. À des heures de 4x4 de Ouarzazate, en allant vers l'est. Quelque part entre les dunes de Merzouga et la ville de Tazzarine. « La » course à pied de référence dans le monde de l'endurance bat son plein. Sous un soleil de plomb. 245 km d'enfer à avaler en une semaine. Au pas de course et en autosuffisance alimentaire. Dans un décor ocre, noir, ébène, rose et grège. Avec pour seul bagage un petit sac à dos d'environ 8 kilos, dans lequel chaque participant transporte la totalité de sa nourriture et tout son matériel. Pour l'eau, une dizaine de litres est distribuée chaque jour. Le plus dur ? Monter et descendre dans le sable. Épuisant, surtout avec une température pouvant grimper jusqu'à 55° C. La seule chose à faire ? Maintenir son cap et gérer sa course. Vu de l'extérieur, ou de l'intérieur, vu d'en haut, ou d'en bas, le Marathon des sables

laisse... perplexe. En plein jour, la longue file de petits êtres multicolores courant au milieu de nulle part n'a pas son pareil. Huit cents hommes et femmes en enfilade, lancés dans un drôle de défi, en plein cagnard : une épreuve à travers ergs, oueds, dunes et plateaux caillouteux. Entre transcendance, souffrance et jouissance. Un drôle de cocktail. C'est la « Mecque » des compétitions sportives pour certains, le « Graal » des raids aventureux pour d'autres. Un genre aussi spectaculairement hallucinant que sportivement enthousiasmant. Que l'on y assiste ou que l'on y participe, impossible d'y rester insensible.

« Aujourd'hui, je suis passé dans une oasis où des enfants se sont mis à courir pieds nus à côté de moi. J'ai pleuré. Ça m'a rappelé mon enfance ici », raconte Mohamed Ahansal, marocain, le champion de cette 23^e édition. Il reprend le flambeau de son frère Lah-



À pied, à travers ergs,
 dunes, plateaux caillouteux...
 Dans les sacs à dos : l'eau
 et la nourriture pour la semaine.

LES CHIFFRES DE L'ÉPREUVE

- Plus de 10 000 coureurs depuis 1986
- 801 participants cette année
- 32 nationalités
- 18 ans pour le plus jeune
- 71 ans pour le plus âgé
- 55 abandons
- 14 % de femmes
- 45 % de vétérans
- 30 % en équipe
- 10 % de marcheurs
- Vitesse moyenne maximale : 14 km/h
- Vitesse moyenne minimale : 3 km/h
- 90 % des marathoniens alternent course et marche
- 108 000 litres d'eau minérale
- Environ 10 litres d'eau par personne et par jour pour les concurrents

PIERRE-EMMANUEL RASTOIN

cen, la star du Marathon, absent cette année. Le bivouac se déplace chaque jour. D'un côté, les tentes berbères noires des huit cents coureurs, disposées en cercles. De l'autre, les tentes sahariennes blanches des organisateurs et autres encadrants. « Les Marocains connaissent bien le Marathon. On l'attend, surtout dans le sud du pays. Ça anime le désert. Il y a une vie, ici. Les nomades, les petits villages s'en font une fête », s'enthousiasme Samir Akhdar, autre concurrent marocain. « On va jusqu'à nos dernières limites, les gens disent qu'on est fous. Mais on sait ce qu'on fait. C'est du sport, un défi personnel », explique Didi Touda, la championne féminine de cette édition, originaire de Ouarzazate. Mais que viennent-ils tous chercher, à 3 000 euros la participation ? Sans compter les dépenses pour l'équipement, le sacrifice et tout le travail de préparation... « J'aime l'extrême, explique Marie-Madeleine, la bien nommée,

infirmière dans l'équipe d'assistance (elle a déjà participé trois fois au Marathon). Pousser mes limites au-delà de ce que je connais de moi-même et de la douleur. Et puis, courir représente pour moi la liberté. » Le fameux dépassement de soi. Il y en a aussi qui viennent régler leurs problèmes avec eux-mêmes, ils se retrouvent enfin, disent que dans leur quotidien « le temps les mange ». ... Passer la ligne d'arrivée est le plus beau jour de leur vie. Michael McKinlay, Anglais de 61 ans, travaille dans une banque d'investissement au Bahreïn. Pour lui, pendant la course, « on ne peut pas être indifférent aux autres, être individualiste. Quand tu viens ici, tu es plus motivé que jamais.

Tu ne peux plus te mentir à toi-même ». Sur la dune, un scarabée est bousculé par une chaussure de course recouverte d'une guêtre fluo pour protéger du sable, puis par une autre encore plus grande. Tout groggy, il échappe de justesse à la troisième basket et s'éloigne, clopin-clopant, de la trajectoire des coureurs. « Les pieds des marathoniens percutent en permanence le sol, parfois dix ou douze heures d'affilée. La température peut atteindre 50° C. C'est un vrai traumatisme. » Sous la tente de l'assistance médicale, l'équipe des Doc Trotters est en pleine effervescence. Infirmières, médecins, chirurgiens incisent, vident, nettoient, découpent et soignent une marée d'ampoules impressionnantes. L'ancien footballeur espagnol Luis Enrique Martinez Garcia en a une jusqu'à l'os. Les coureurs, allongés sur les tapis aux tons jaunes, s'abandonnent aux mains expertes sur des notes jazzy que de petits amplis recouverts de sacs plastiques diffusent. Les effluves de transpiration mais, surtout, de pieds sont suffocants. « On est habitués, mais c'est vrai que ça sent les pieds pourris », s'amuse une infirmière dont l'œil avisé scrute les yeux, le teint des coureurs, parfois en danger de déshydratation majeure. À l'arrivée de l'étape de 75,5 km, que certains ont parcourue en plus de trente heures, « les pieds sont éclatés, mais ils peuvent continuer, grâce à la force du mental », précise l'infirmière.

La nuit tombe. C'est la veille de la dernière étape. Il est 19 h 30

et le ciel étoilé, tel un barnum, recouvre le bivouac illuminé. Pas moins de 1 200 personnes fourmillent entre tentes, montgolfière au doux nom de Theolia (un sponsor), abri sanitaire, toilettes aux relents embarrassants, chapiteau de restauration... Et puis, soudain, une flûte traversière, une clarinette... plusieurs instruments à vent en plein désert ! « Invierno Porteño », d'Astor Piazzolla, et ses notes aux accents de tango. Quinze musiciens de l'Opéra de Paris et de l'Orchestre philharmonique de Strasbourg se tiennent là, sur une estrade, tous habillés de noir, face à un public estomaqué, assis ou allongé, parfois debout, mais surtout en bout de course, et secoué de frissons, de larmes, parfois. C'est aussi fou que la dureté du marathon, aussi beau que cette quête de l'absolu et de l'extrême. Brahim el Jaoual boit la musique. À 70 ans, il fait partie de l'aventure depuis le début. C'est un peu la mascotte du Marathon des sables. En 1985, cet ancien boucher de Fès a relié sa ville à La Mecque en courant, en 5 mois et 20 jours ! Et n'a pas hésité à recommencer, deux ans plus tard, en allant jusqu'au... Vatican ! Car « l'islam accueille toutes les religions », s'exclame-t-il. « On a grandi avec la course. Chaque année, c'est comme une tradition, un pèlerinage, explique Lhoucine Akhdar, originaire de Zagora. C'est un besoin. » Au fond, comme le dit Maurice Saada, autre participant septuagénaire, « on entre au Marathon comme on entre en religion ». □

« SPORT, ÉTHIQUE ET ÉCOLOGIE »

Les yeux comme deux sourires, une verve enthousiaste, Patrick Bauer a « inventé » le Marathon des sables. Par amour pour l'aventure, le désert et le Maroc.

Nous ne sommes anti-rien. Nous prônes des valeurs, c'est ça qui est important. C'est dommage que l'Afrique ait perdu le Dakar : pour le tourisme, l'aspect caritatif, la fête. Ici, dans le Sahara marocain,

minérale que nous distribuons aux participants sont numérotés en fonction de leurs dossards. Il y a des sacs poubelles partout. Si un coureur ne respecte pas la consigne, il est pénalisé. 98 % de l'environnement est respecté. C'est du tourisme responsable et une démarche citoyenne. Cet état d'esprit-là, c'est l'un des grands défis de demain.



Patrick Bauer félicite les Marocains Samir et Lhoucine Akhdar, qui font partie du Top 10.

AM : Comment est née la course ?

PATRICK BAUER : J'avais 14 ans quand j'ai découvert le désert, au sud de Zagora. En 1984, j'ai traversé le Sahara avec mon frère et un copain : 350 kilomètres pendant 12 jours, en marchant. C'était palpitant. J'ai voulu partager mon expérience. En 1986, j'ai lancé le premier Marathon. À l'époque, la presse nous appelait les « fous du désert » !

Peut-on considérer cet événement sportif comme l'anti-Dakar ?

nous ne craignons rien. La gendarmerie et les forces armées royales nous accompagnent.

Quel est l'esprit du Marathon ?

Sport, éthique et écologie : une trilogie qui n'a pas changé en vingt-trois éditions. Nous sommes passés de 23 concurrents en 1986 à 800 aujourd'hui, et notre philosophie est la même : une compétition sportive liée à des valeurs humaines et morales.

C'est un voyage intérieur fort pour ceux qui participent. Avec deux maîtres mots : fraternité et solidarité.

Vous prônez la protection de l'environnement...

Il y a une diversité de paysages magnifiques sur peu de kilomètres, ici, que l'on ne peut et ne doit pas abîmer. D'ailleurs, le bivouac n'a jamais été aussi propre que cette année. Un camion incinérateur détruit les matières plastiques. Les bouchons, les bouteilles en plastique d'eau

N'y a-t-il pas une sorte de masochisme à courir 240 kilomètres sous 45° C ?

C'est comme l'amour... qui a plusieurs formes d'expression. Le Marathon est cosmopolite, avec 32 nationalités représentées, et les motivations sont variées. C'est ce qui fait de lui une perle dans un bel écrin.

Des moments forts à raconter ?

J'ai eu une grosse peur pendant l'étape des 75,5 km. On a perdu une Japonaise qui s'était égarée au milieu d'une faille. Là, on a le cœur qui palpite, la gorge qui se serre. L'année dernière aussi, quand Bernard Julé, un participant français, est mort, à 49 ans, d'une crise cardiaque, dans son sommeil entre deux étapes. Ça, on ne peut pas l'oublier... Mais il y a aussi l'immense bonheur d'annoncer à un coureur, sous les banderoles, la naissance de son bébé ! □ C. F.